

Le poète russe Blok à l'Aberwrac'h en 1911

Présentation et traduction de GUY JADÉ

Alexandre Blok, le plus grand poète symboliste russe est né en 1880 dans une famille d'intellectuels nobles. Son père était professeur de droit et son grand-père recteur de l'université de Pétersbourg.

Il commence sa carrière littéraire en publiant en 1903 le recueil « Vers à la belle dame ».

Il est impossible de citer ici tous les recueils de vers de Blok. Nous signalerons tout de même les deux grands poèmes qu'il a écrit à la fin de sa vie : « Les douze » où il exprime sa vision de la révolution et « Les Scythes ».

Blok meurt en 1921.

Aberwrac'h le 24 Juin

Maman, voilà déjà 3 jours que nous sommes ici. Quand j'ai quitté Paris il faisait 30° et tout le monde étouffait dans le wagon, et la tête commençait à me tourner. Cela a duré jusqu'au soir. Soudain le train a passé deux petits tunnels, et tout a changé comme dans un conte. On est arrivé dans un pays sévère, avec des pierres, des petits buissons piquants, des fougères, et un brouillard épais. Déjà à une heure de Brest, l'influence de l'océan se fait sentir. A Brest, il y a une rade pleine de navires de guerre. Après réflexion, j'ai décidé de partir en automobile au lieu de rester passer la nuit à l'hôtel. Nous avons couvert à toute vitesse 36 km dans l'heure (1). Tout est très mystérieux ici : la nuit qui tombe, le brouillard qui s'épaissit, et la grosse voiture qui avance sur la route blanche, obligeant tout le monde à se garer sur les côtés. Et les silhouettes noires des églises. Enfin des phares sont apparus, et après avoir erré quelque temps dans le brouillard, nous avons trouvé notre hôtel et nous sommes entrés dans la cour. Liouba (2) venait de s'endormir.

Notre hôtel est confortable et beau. Hier matin et aujourd'hui, nous avons eu du soleil. Nous sommes au bord d'une grande baie qui s'ouvre sur l'océan que l'on voit derrière un groupe d'écueil et d'îles. Nous vivons entourés de repaires pour les bateaux. Le principal phare (à 10 km de nous dans la mer) éclaire nos murs. Il s'allume toutes les 5 secondes. Juste auprès de lui il y en a un autre plus petit, et rouge. Sur la côte un rouge et un vert. Tout cela (sauf les repaires sur la côte) pour indiquer où se trouve le chenal. Hier, il y avait une petite brise et nous avons fait une sortie sur l'océan en bateau à voiles, puis nous sommes rentrés au port de l'Aberwrac'h où est ancré un charbonnier. Ce charbonnier est une frégate désarmée qui a fait la guerre du Mexique et qui maintenant se repose à l'ancre. Elle s'appelle « La Melpomène ». Elle a comme figure de proue une statue blanche qui se tend vers la mer. Il n'y a plus de canons aux sabords et on voit des enfants aux fenêtres. Il n'y a plus rien à bord, plus de blindage, les mâts sont coupés à la moitié, les vergues ont été enlevées. Et pourtant elle a été au combat !

Nous sommes aussi allés au pardon de Sainte-Marguerite, mais nous n'avons pas attendu la procession. Une foule de Bretons en costumes nationaux devait accompagner un chemin de croix, portant une petite chapelle à travers les dunes et ensuite ils dansent et se saoulent.

Je viens de me baigner, mais je n'ai même pas pu rester deux minutes dans l'eau à cause du froid et du manque d'habitude. Mais c'était quand même agréable. Ici tout est bien, et nous allons y rester sans doute un moment. La nourriture est bonne. Ecris-moi ici. Nous partons nous promener. Dieu soit avec toi.

Sacha (3)

La Grande Ourse est toujours à la même place. Au Sud-Ouest il y a une étoile qui ressemble à un phare. La voix de l'océan est tout à fait inhabituelle pour moi.

**

27 Juin 1911 Aberwrac'h

Maman, j'ai reçu ta lettre hier. Nous sommes si bien à l'Aberwrac'h que nous y resterons jusqu'à la mi-Août. Hier, je me suis baigné dans les dunes pour la seconde fois. Pour cela il faut faire deux kilomètres à pied, mais la tiédeur de l'eau et la finesse du sable nous les font oublier. On peut avancer dans la mer sans perdre pied jusqu'à près d'une demi-verste (4) du rivage. Je n'ai pu sortir de l'eau qu'après un bain de 10 minutes tant c'était agréable.

Nous vivons dans une maison du XVII^e siècle, une ancienne église. Ce qu'il y a de plus beau ici, c'est la petite cour de notre hôtel avec un vieux figuier, une porte cochère qui donne sur le jardin où se trouve un poirier planté par les moines, et, sur un poteau une statue de saint Marc sans tête (elle a été coupée pendant la Révolution). Si l'on monte sur la colline qui se dresse près de chez nous on découvre une carte de l'Ouest de la France, de l'île « d'Ouessant » (5) jusqu'à l'entrée dans la Manche. A l'horizon, on voit toujours de grands bateaux, mais ils ne viennent pas faire escale ici. Nous nous trouvons au fond d'une grande baie accueillante qui s'ouvre sur la pleine mer près du vieux fort de Saison situé sur une presqu'île en vente pour une bouchée de pain. Il suffirait de 25000 F pour l'acheter, la cultiver, y planter des arbres et mettre un toit au vieux fort.

Les Bretons sont tous des marins et des pêcheurs. Rares sont ceux qui parlent correctement le français. La basse mer et la pleine mer se succèdent toutes les 6 heures 20 mn, et à marée basse 1/3 de la baie reste découvert et on peut s'y promener à pied sec. Alors on y ramasse des crevettes et des algues. Nous mangeons tous les jours à midi et à 7 heures. Nous avons 5 plats par repas sans compter les crevettes, les artichauts, les framboises et les poires qu'on nous sert tous les jours. Tout cela, plus les deux chambres, coûte 6 F par personne.

Ensuite nous comptons partir à Paris où nous resterons sans doute trois semaines environ (c'est-à-dire avant de rentrer à Pétersbourg) (6). Avant d'aller à Paris, nous passerons sans doute une semaine environ à voyager en Bretagne, principalement à Quimper et sur l'île Tristan.

Il y a quelque temps dans un des phares de la région le vieux gardien est mort sans avoir eu le temps de préparer la machine pour le soir. Alors sa femme a fait ses deux enfants tourner la machine à la main pendant toute la nuit. Elle a reçu pour cela la Légion d'honneur. Je pense que les Russes auraient fait la même chose.

L'Aberwrac'h est, je pense, le plus beau coin de Bretagne. L'Angleterre se trouve au Nord, mais nos fenêtres donnent sur l'Ouest, si bien que nous avons devant les yeux la fin du Vieux Monde. Et de l'autre côté de l'océan (ici il n'y a pas une seule île) il y a le Nouveau Monde. Il y a 3 ans, dans les écueils, un navire anglais a terminé sa vie : dans le brouillard il s'était jeté sur des récifs. On ne peut se faire une idée de l'effroi que provoque l'océan qu'après l'avoir vu. Les navires sont minuscules en comparaison. Il n'y a pas longtemps l'escadre japonaise qui faisait route pour Pétersbourg est passée au large. Il y a toujours des navires de guerre à l'horizon. Il y a aussi des navires de la ligne Hambourg-Amérique, trois fois plus gros que le plus gros cuirassé (jusqu'à 8000 hommes plus les marchandises). Et tout cela semble tout petit et doit suivre avec attention les phares et les signaux pour rentrer dans la Manche.

Ecris-moi ici. Dieu soit avec toi.

Sacha

P.-S. — As-tu reçu mes lettres de Vilno, Kovno, Verjbolov, Berlin, Paris et de l'Aberwrac'h.

Maman, nous étions en train de boire le thé quand le facteur m'a apporté ta lettre, une lettre gaie. Voici comment nous passons notre temps : nous buvons du café à 10 heures, puis nous faisons une petite promenade, puis nous nous baignons (si la mer est haute avant le déjeuner). Ensuite nous mangeons à midi avec des Anglais qui vivent dans notre hôtel. C'est une famille simple et nous parlons toujours ensemble et nous nous baignons avec eux. Ensuite, nous allons faire une grande promenade. Hier, nous sommes allés au fort Saison dont je t'ai déjà écrit qu'il était à vendre. Là-bas il y a des ponts-levis qui se sont écroulés, des casemates, un magasin à poudre, une guérite pour la sentinelle, des emplacements pour les canons, un corps de garde. Entre les remparts on pourrait faire un beau jardin. Comme le fort se trouve sur une île on ne peut s'y rendre qu'à marée basse. Sur la grève, on pêche des crevettes et des crabes gros comme le poing (et près de l'hôtel il y a un vivier de langoustes, et une usine où l'on transforme les algues en iode et en soude). Il y a aussi assez souvent d'excellents homards. Assis sur les rochers, près du fort, nous voyions de grands navires, au large.

A sept heures nous revenons dîner, puis nous nous promenons sur la colline qui domine la mer. Les couchers de soleil sont très différents les uns des autres, et un grand nombre de chauves-souris, de chouettes et de mouettes poussent des cris musicaux lorsque la mer descend. Sur toutes les routes des mûres fleurissent et mûrissent au milieu des ronces et des fougères. Aujourd'hui, nous avons vu une vieille croix très haute, une croix en pierre comme toujours. D'un côté il y avait le Christ et de l'autre la Vierge, tournée vers la mer. Ici il y a des croix partout. Sur une route nous avons vu une petite croix, érigée pour un certain Yves, où il était écrit « Priez pour lui » (7). Il m'a semblé que c'était quelqu'un qui s'était suicidé ou qui avait été tué.

Nous nous couchons vers 10 heures. Aujourd'hui je me suis baigné pour la 9^e fois. Je suis resté plus d'1/4 d'heure dans l'eau et j'ai eu du mal à en sortir tellement je m'y trouvais bien. J'apprends à nager. Après le bain la peau me cuit, car le plus souvent l'eau est froide. Mais tout cela (le bain mis à part) est parfois monotone et un peu ennuyeux. Nos seules distractions sont les pardons (8), les mariages (il y en a tout le temps), les chansons, et les yachts qui font escale au port. Hier, au coucher du soleil, un superbe trois-mâts danois est entré dans la baie toutes voiles dehors ; il apportait du bois. Le bois ici est très cher, tout est en pierres et en fer. Les chiens sont très beaux. Félo, le chiot des propriétaires, se joint souvent à nous quand nous allons nous promener. C'est un setter de la race « Spot ». Une fois, quand je me baignais, il s'est senti obligé de venir nager avec moi, et il s'est terriblement fatigué : son cœur battait très fort et j'ai dû le porter jusqu'à la plage pour le sortir de l'eau. A marée basse, il y a dans la baie des cochons, des mouettes et des cormorans. « La canaille » (9) fait pousser du froment superbe, lourd, et ressemblant à de l'or rouge. Mais ici, comme partout, autant la vie est misérable et pitoyable, autant on peut en donner une description ou un tableau splendide (c'est l'éternel triomphe de l'art). Mais évidemment la pauvreté d'ici n'est pas la même que chez nous, mais tout le monde travaille très dur. Ce nord (10) de la France est évidemment la région la plus pauvre ; Paris l'a engloutie. C'est dans le Sud qu'on fait du commerce et qu'on se remplit le ventre. Mais ceci mis à part, tout ici est calme et silencieux ; et il est très agréable de consacrer un mois de sa vie à la pauvre et accueillante Bretagne. Le soir l'océan chante clairement de sa voix forte ; le jour, on voit seulement l'écume des vagues retomber sur les rochers.

Dieu soit avec toi. Je t'embrasse.

Sacha

**

12 Août 1911 Aberwrac'h

Maman, c'est aujourd'hui samedi, et grâce à Dieu nous partons d'ici mardi directement pour Quimper. Par la suite il sera agréable de se rappeler ce village, mais maintenant, l'ennui qui plane dans l'air et la qualité propre aux Français (et semble-t-il aux Bretons principalement), une saleté incroyable d'abord physique et ensuite morale,

nous font trop souvent souffrir. Mieux vaut ne pas décrire la saleté physique ; en bref, un homme tant soit peu difficile n'acceptera jamais de s'établir en France. Je me baigne tous les jours dans la mer et pourtant je me sens devenir galeux. La saleté s'est accumulée pendant des siècles, « la canaille » empeste la graisse et la saleté (...). La saleté morale consiste avant tout en ce qu'en France, il n'existe pas d'hommes et de femmes. La femme française est un être qui n'éveille aucun autre sentiment que le dégoût et même quand elle est très jolie et bien habillée. Près de moi se baignent 2 de ces femmes — risée de la nature : des silhouettes irréprochables, des jeunes visages fins, un teint tendre de jeune fille — mais un regard froid, curieux et lubrique. Elles sortent de l'eau presque toutes les parties de leur corps, relèvent leur jupe sur la plage presque jusqu'à la tête. Avec cela on utilise pour ces jupes juste assez de tissu pour qu'elles ne se déchirent pas, sauf cas extrême ou exceptionnel ; mais tout cela ne sert à rien ; elles éveillent les mêmes sentiments que les porcs qui passent tous les jours avec des grognements de triomphe devant notre porte et salissent la cour.

Les habitants du pays sont intéressants : il y a quelque chose de tchékhovien chez eux parce que la Bretagne est restée en queue de la civilisation et n'a servi trop longtemps que de pomme de discorde entre l'Angleterre et la France.

Par exemple le seul docteur du coin ; c'est un vieillard toujours ivre, avec une longue pipe ; il a les yeux verts (comme tous les habitants des bords de mer), mais sur l'un d'eux il y a une excroissance rouge. C'est un homme doux qui aime parler, qui est profondément malheureux ici, en apparence, mais semble-t-il intérieurement heureux ; il lui semble toujours que quelqu'un l'attend et que quelqu'un doit venir le voir. Du matin au soir, il fait le va-et-vient le long de la côte. Il a été remplacé depuis longtemps déjà par un docteur bossu du village voisin qui circule dans une petite automobile. Mais cela ne le trouble pas, il est toujours d'une humeur excellente (à cause des apéritifs) et il raconte aux étrangers l'histoire des châteaux voisins (il en rajoute toujours et s'indigne de la même façon contre la Révolution et contre le clergé — cela après 122 ans) ; il traîne avec lui un vieux livre, la vie des saints bretons, un livre très intéressant dont j'ai tiré pas mal de choses. Il demande que son corps soit jeté dans la mer, parce qu'il préfère être mangé par les crabes et les langoustes que par les vers de terre.

Un autre a été autrefois architecte et dessine à ses moments de liberté ; mais il raconte avec une ironie amère, qu'il a échoué à son examen d'entrée à l'École des Beaux-Arts (bien qu'il ait vécu 11 ans à Paris ; Paris leur apparaît à tous comme la terre promise, comme Moscou pour les 3 sœurs) et il a été forcé de se marier avec la fille du patron de l'usine et de s'occuper de la production d'iode et de soude. Il nous a proposé sa carte pour visiter un des châteaux ; quand nous sommes arrivés là-bas, l'intendant nous a dit d'un ton sévère que, bien qu'il connaisse M. Glézaux, car il lui vend des légumes, il aurait préféré avoir la carte de M. le Marquis lui-même (nous avons tout de même visité le château).

Un troisième, propriétaire, pêche, chasse et se rappelle avec enthousiasme qu'on l'a fait boire à Saint-Petersbourg où il est allé avec l'escadre de l'Amiral Gervais (en 1891, mais pour eux 20 ans sont comme une minute, parce que tous sans exception sont ivres la moitié de leur vie).

Notre propriétaire, un républicain, ne peut dire un mot sans débiter des mensonges. Il parle de la nature de la Floride, de son séjour en Amérique, de sa science de la boxe et nous soutient que les armes de saint Marc représentent un chien et non un lion (et il soutient ceci avec acharnement). Il se présente à tous comme un hardi marin, mais il était, semble-t-il, cuisinier sur un bateau ; cela se voit le dimanche quand il prépare lui-même à manger.

Comme sa femme est monarchiste et bonne catholique, il s'ensuit entre eux des disputes très drôles. C'est aussi pour cette raison, je crois, qu'elle se conduit d'une façon odieuse avec son petit beau-fils qui est toujours triste et pâle ; la nuit il pleure de peur dans le couloir sombre quand on l'envoie dormir tout seul.

Même les chiens ne sont jamais plus sales qu'en France. Quand on lave le petit chien Félo, il s'en va aussitôt dormir dans le fumier, que le fermier arrose avec son de purin. Au bout d'une demi-heure il revient gentiment et grimpe sur vos genoux.

Nous vivons avec des Anglais, et nous passons beaucoup de temps avec eux, et même trop de temps, car ils nous assomment passablement. Un Anglais c'est tout un

monde. Il a une voix sourde, des jambes minces et des moustaches épaisses et grisonnantes ; il est correspondant d'Argentine à Londres. Il communique, par câble sous-marin, sous forme de feuilletons écrits sous le poirier à l'Aberwrac'h, mais annotés par Londres, tout ce qui peut intéresser les fermiers argentins depuis la politique jusqu'au sport (surtout le sport). Une fois, par un jour très chaud, il a communiqué en Amérique, de dessous son poirier, qu'à Londres, au congrès des dentistes, on étudiait la question des mâchoires des Habsbourg. Pour que ces nouvelles parviennent en Amérique par canal sous-marin, équipé par des compagnies internationales, il faut 1 heure, 1 heure 1/2. Mais comme il y a une différence de 4 heures entre l'heure d'Amérique et celle d'Europe, le Nouveau Monde apprend 2 heures 1/2 plus tôt, ce qui se passe dans le Vieux. Ainsi par exemple, 2 h 1/2 avant qu'un aviateur ne tombe en Europe, l'Amérique est informée de sa mort ou de ses blessures.

L'Anglais a une famille : une femme, une des premières femmes qui reçut une instruction supérieure en Angleterre ; un fils de 12 ans, joyeux, espiègle et robuste, un merveilleux clown, et une fille rousse de 17 ans qui joue du piano, danse dans tous les bals, et préfère les étudiants d'Oxford et de Cambridge aux londoniens blasés.

Tous dans la famille sont des mordus du cyclisme, des sportifs et nagent à merveille. Nous mangeons et nous nous baignons toujours ensemble, et nous visitons souvent ensemble les curiosités du pays. Une fois nous les avons invités à aller en mer, mais à peine avons-nous dépassé les derniers rochers, qu'il nous fallut rentrer : j'avais le mal de mer, et ils m'ont gorgé de cognac. Depuis ce jour-là, je ne suis plus allé à la pêche.

Il est agréable de se baigner et aussi de boire après le bain du thé en mangeant des figues. Aujourd'hui cela fera mon 19^e bain. Ce qui nous rapproche des Anglais, c'est surtout la critique de la saleté française et de la femme de chambre. Elle a 15 ans, mais, de façon évidente, elle préfère déjà à ses occupations un matelot mal bâti.

Il y a encore beaucoup de gens intéressants sur qui on pourrait écrire. Un gendarme de Saïgon et sa femme, gourmande et méchante ; des loups de mer de toutes espèces, des pêcheurs de crevettes ivres, des demi-vierges de 6 à 12 ans qui traînent toute la journée sur la côte et se lancent les unes aux autres d'une voix déjà éraillée : « T'as tes garçons pour jouer ». Cela n'est même pas étonnant, c'est, semble-t-il, un moyen habituel de formation de la jeune fille française (pucelle est le diminutif de puce).

Il y a quelques jours sont entrés dans le port en file, un grand torpilleur et 4 mouilleurs de mines ; ils ont salué la rive et se sont salués entre eux par des signaux, comme c'est l'usage. Comme ce jour-là je m'ennuyais particulièrement et que les journaux gardaient le silence sur la rencontre de l'ambassadeur français à Berlin avec Kiderlen Wechter (le ministre allemand des Affaires étrangères), je décidai que la guerre menaçait et que les torpilleurs s'étaient cachés dans notre baie pour guetter l'escadre allemande qui passerait (évidemment) par la Manche pour aller en Afrique, etc... J'ai pensé aussitôt que les Allemands vaincraient les Français (ils agissent en effet toujours dans un élan imprudent de gens civilisés) et je me mis à plaindre les femmes des marins français et à regarder avec respect le commandant plutôt mal bâti du torpilleur qui passait d'une démarche martiale le long du rivage. Je pense que tous les habitants tchékoviens de l'Aberwrac'h étaient du même avis que moi, à tel point que quand les torpilleurs levèrent l'ancre au bout de quelques heures et partirent pour Cherbourg, tout le monde fut déçu. Tous au fond, s'ennuient à mourir et veulent en secret que quelque chose se passe. On a l'impression que personne ne fait rien. Même le garde-champêtre s'ennuie parce qu'ici on ne vole pas, la « canaille » (11) est grisâtre et honnête, aussi grisâtre qu'honnête, et aussi honnête que grisâtre.

Pourtant le fruit de la civilisation est là : dans le village il y a un bureau de poste d'où l'on peut envoyer des cartes postales en dialecte celto-breton avec les vers du monstre de banalité qu'est Botrel (le Rostand breton) ; mais on n'a personne à qui envoyer des vers et des cartes postales ; est-ce que cela vaut la peine d'écrire à une mère que son fils s'est noyé (l'océan engloutit ces poux comme autrefois il engloutissait les Normands, ses « cailloux » (12) sont toujours aussi dangereux, bien qu'ils soient localisés et il y a comme autrefois des brouillards épais ; aucun bateau ne peut entrer dans ce port sans pilote — celui-ci est le père de notre femme de chambre, il

reçoit 12 francs par bateau). Mais décidément je n'ai plus rien à dire parce que « faire l'amour » (13) est une occupation habituelle et non obligatoire (à propos la population française diminue ; en Angleterre elle se maintient encore : 15 % de natalité pour 15 % de mortalité ; en Allemagne le taux d'accroissement est hésitant, la natalité diminue).

En vrai russe, je regarde toujours avec un sourire narquois la civilisation des dreadnoughts, des dentistes et des pucelles [...] Au-dessus de tout cela il y a une culture (du moins dite telle, mais c'est une appellation peu heureuse et peu profonde et je vais aller l'étudier en commençant par visiter un iconostase (14) branlant.

Dieu soit avec toi. Ecris à Paris.

(1) C'est en 1911 !

(2) Liouba : diminutif du prénom Lioubov. Blok était marié avec Lioubov Mendeleeva, la fille du chimiste Mendeléeév.

(3) Sacha : diminutif d'Alexandre.

(4) Verste = 1,06 km

(5) Oiessant : orthographe de Blok.

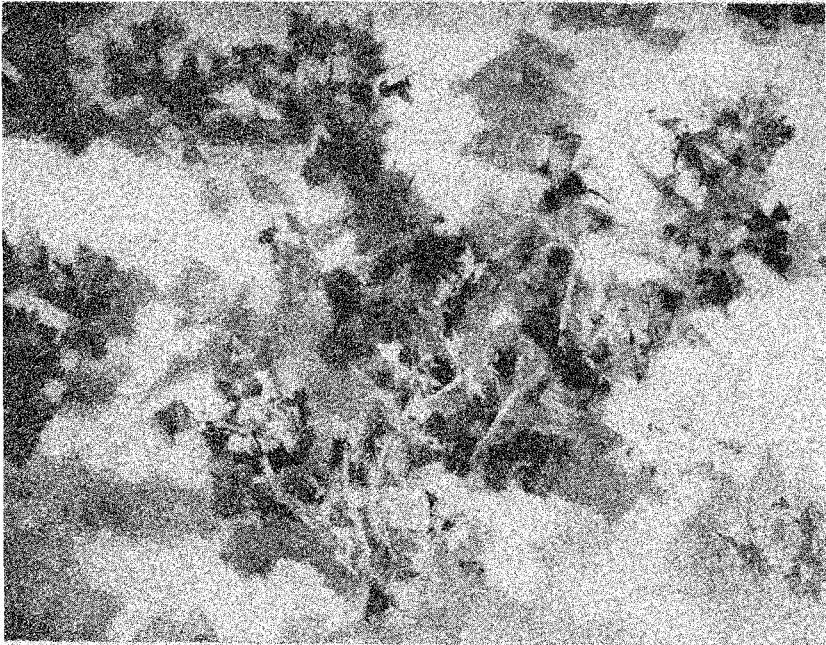
(6) Pétersbourg : maintenant Leningrad.

(7) (8) (9) En français dans le texte.

(10) Nord est l'appellation de Blok (au lieu de mettre l'Ouest).

(11) (12) (13) En français dans le texte.

(14) Mot employé par Blok, ici inexact.



Les Chardons bleus sur la dune

par Jean Le Merdy